L'ÉTANG DE DOMBES

I. Insertion dans le paysage agraire

Armelle BILLARD

C.N.R.S., Laboratoire de Géographie Physique
Institut de Géographie, 193, rue St-Jacques, 75005 PARIS

RESUME

Les étangs constituent en Dombes centrale un élément original et un facteur de complexité du paysage agraire. Ils sont situés dans des dépressions au sol imperméable établies entre des collines glaciaires barrées par des digues d'argile et sont de forme irrégulière ; leur alimentation est à peu près exclusivement assurée par les eaux de pluie. Ces étangs, d'une superficie courante de 20 à 30 ha, sont soumis à un assolement pas toujours régulier qui fait alterner la production de poissons (évolage) et la production de céréales ou de maïs (assec). Constituant un niveau de base local, la nappe d'eau de l'étang en évolage limite les phénomènes d'érosion et assure un rôle d'équilibre. L'étang représente une forme d'adaptation aux conditions naturelles mais il est indissociable des formes d'habitat dispersé et des grandes parcelles de l'exploitation d'un seul tenant.

L'origine des étangs remonte au Moyen-Age. Mais le rythme des constructions se serait accéléré à partir des 15^{ème} et 16^{ème} siècles. L'analyse du paysage agraire, jointe aux données d'un manuscrit en date de 1704, suggère que le développement des étangs serait lié à un phénomène de concentration foncière qui a donné naissance aux grands domaines de la Dombes. Avec sa production de poisson réservé au propriétaire à l'exclusion des paysans, l'étang représentait dans une région, alors très pauvre, l'introduction de l'économie de marché.

SUMMARY

The ponds of the central Dombes region are an original element and a complex factor in the agrarian landscape. These ponds, dammed up with clay embankments, are located in irregularly-shaped basins of impervious soil between glacial hills ; they are fed almost exclusively with rain water. They usually cover a surface of 20 to 30 hectares, and do not have a regular system of rotation, alternating fish production (water-meadow system) with that of cereal or corn (dry-meadow system). Constituting a local base level, the sheet of pond water of the water-meadow system limits erosion and acts as a balance. The pond represents a form of adaptation to natural conditions, but it is indissociable from the farm in the middle of the property surrounded by large blocks of land.

The ponds originated in the Middle Ages, but the rhythm of construction was accelerated from the 15th and 16th centuries. An analysis of the agrarian countryside along with data

from a manuscript of 1704 suggest that the development of the ponds was related to the process of land concentration from which originated the large estates of the Dombes. With its fish production reserved for the owner, to the exclusion of the peasants, the pond represented the introduction of market economy into a region which was very poor at that time.

INTRODUCTION

Dans l'ensemble du plateau de Dombes modelé par des glaciers de piedmont, qui ont débordé par-dessus le Jura, la Dombes Centrale représente une zone d'accumulation effectuée sous forme de drumlins. L'unité physique de cette région que recouvrent, en la débordant à l'Est, les cantons de Villars et de Chalamont, est faite par l'étirement de collines morainiques.

De formes extrêmement douces, atteignant rarement 5 m de haut, allongées de 500 à 2500 m sur une largeur de 200 à 500 m, elles se suivent en files régulières au Sud et à l'Est, présentent au contraire de nombreuses coalescences et digitations au centre de la région, où des collines accolées divergent les unes du Sud au Nord, les autres du S.E au N.W. L'ensemble affecte une disposition en éventail ouvert au N.W suivant un angle de 90°, dans le sens où s'est effectué l'écoulement des glaces. Marquées au Sud et à l'Est par un demi-cercle de grands bois, les limites de la Dombes Centrale sont difficiles à définir en direction du Nord et de l'Ouest. Les formes perdent progressivement de leur netteté. Au Nord, à l'Ouest et au Nord Ouest, on passe progressivement à un paysage de moraine de fond dont les irrégularités esquissent encore des formes ovoïdes de drumlins. Contrastant à l'Ouest avec la régularité accrue de la pente, apparaissent des collines en forme de fer à cheval (Saint-Paul de Varax - Le Rosait au Nord de Monthieux) sans doute liées à la fusion sur place d'une plaque de glace abandonnée par le glacier au cours d'un retrait. Des données plus détaillées ont été apportées par CORBEL (1953, 1954) et BOURDIER (1961).

La direction des vallées affluentes de la Saône souligne l'inclinaison très douce de la région du Sud au Nord (285 m au sommet des collines de Birieux contre 270 m au Nord de Saint-Paul). La ligne de partage des eaux très orientale passe immédiatement à l'Est de la colline de Chalamont, au Sud de la commune de Versailleux et la dissection de la bordure orientale, qui se fait en relation avec la proximité du niveau de base constitué par la vallée de l'Ain, contraste avec l'absence d'encaissement des vallées au cœur de la Dombes Centrale. Cet encaissement ne s'accroît qu'à la bordure de celle-ci et atteint 20 m pour la Chalaronne au niveau de la Chapelle du Châtelard, 30 m pour le Renon à Saint-Germain et 10 m pour le Vieux Jonc à Saint-Paul.

Fig. 1 : Carte de la Dombes. I : zone dépourvue d'étangs ; A : côtières d'Ain et de Saône ; B : limite d'extension des glaciers en Dombes centrale ; C : limite approximative de la zone des étangs ; l'orientation générale de ceux-ci est indiquée par les droites ; D : zones boisées. Localités : 1 : St Paul de Varax, 2 : St Germain sur Renon, 3 : La chapelle du Châtelard, 4 : St Nizier le Désert, 5 : Châtenay, 6 : Le Plantay, 7 : Bouligneux, 8 : Villars les Dombes, 9 : Chalamont, 10 : Lapeyrouse, 12 : Birieux, 13 : Monthieux.

Le sol de la Dombes Centrale se définit en premier lieu par son imperméabilité. Il est, du point de vue de sa texture, très riche en sables fins et en limons. Les analyses granulométriques séparent 12 à 18 % d'argile de 45 à 65 % de sables dont 37 à 58 % de sables fins et 20 à 35 % de limons. Pauvre en calcium et en humus, il se définit du point de vue de sa structure par la faible stabilité de ses agrégats. L'érosion exerce une action sélective au détriment des éléments les plus fins. Les collines morainiques, caillouteuses, dominent des dépressions fortement argileuses occupées par des étangs artificiellement aménagés. Les sources sont très rares sauf le long des vallées encaissées du Nord où elles correspondent à des bancs d'argile recoupée par les versants. Les étangs sont alimentés par les eaux de pluies dont le maximum se place en automne. L'été connaît des averses violentes mais dont les eaux sont rapidement évaporées. Un climat nettement continental, à étés chauds et hivers secs et froids, règne sur la région.

Sur la confusion du relief glaciaire, s'est développé un paysage agricole extrêmement original.

1 - LE PAYSAGE AGRAIRE

Du paysage agricole de la Dombes Centrale se dégage, en premier lieu, une impression d'inraisemblable désordre. L'extrême hétérogénéité de forme et de dimension des parcelles et la diversité de leur orientation sont le premier fait saillant d'un examen du paysage et des photos aériennes (BILLARD, 1970) (cf. photos 5 à 8).

L'étang y insère tour à tour sa nappe d'eau et sa grande surface céréalière. Pièce maîtresse du parcellaire, il en est à la fois l'originalité majeure et un des principaux facteurs de complexité.

A) Description du Paysage agricole

1) L'ETANG

Dans ce relief d'accumulation glaciaire aux formes et aux pentes incertaines, propices à la formation spontanée de marécages, les étangs occupent les dépressions artificiellement barrées de digues d'argile pétrie sous les sabots des hommes et imperméable.

Leur particularité est d'être alternativement consacrés à l'élevage du poisson — c'est ce qu'on appelle l'évolage — puis asséchés — c'est ce qu'on appelle l'assec — et ensemencés en céréales. Cette simple constatation écarte toute confusion possible entre l'étang dombois et un marais sans entretien. La conception technique de l'étang répond, d'une part, au désir de le vider de ses eaux ou de l'en remplir facilement puis de lui permettre d'accomplir ses fonctions d'assec et d'évolage, d'autre part, au désir de l'empêcher d'inonder les terres riveraines lorsque les pluies font monter son niveau.

Cette double nécessité exige de nombreux travaux qui s'inscrivent dans le paysage rural. La chaussée en est l'élément principal puisque c'est elle qui, contenant les eaux, donne naissance à l'étang. Conçue de manière à résister à la poussée de la masse d'eau, elle a une base très massive triple environ de sa hauteur, élargie en son milieu qui correspond au point le plus bas de l'étang. Ses talus sont dissymétriques ; la pente tournée vers l'étang est plus douce (moins de 45 degrés) et protégée de l'érosion des vagues qui viennent y battre par des joncs soigneusement conservés, car, en s'enracinant, ils retiennent les terres. Ces digues à sommet subhorizontal s'élèvent légèrement vers le milieu de l'étang et sont presque toutes empruntées par des chemins bordés d'arbres et de buissons, où les roues des charrettes et des tracteurs impriment en hiver des ornières boueuses. On estime d'ailleurs que le passage des animaux et, aujourd'hui, des machines, tassent l'argile, consolide la chaussée et empêche les infiltrations et les dégradations que pourraient y commettre les lapins ou autres rongeurs.

Photo 1 : Etang en assec : la pêcherie (non curée) et le bief.

Photo 2 : Etang en assec : pêcherie curée, au fond la chaussée et le thou.

En avant de cette chaussée, le fond en auge d'un étang apparaît, en temps d'assec, parcouru en son milieu, longitudinalement, par un bief, fossé largement évasé, creusé dans le sol blanc (photo 1). Plus ou moins large et profond selon la capacité de l'étang, il a 4 mètres de large au sommet et 40 à 50 cm de profondeur pour un étang de 10 à 15 ha (photo 2). A proximité de la chaussée, il s'élargit et s'approfondit en un bassin ovoïde de 10 à 15 m de long, 6 à 8 de large — toujours dans le cas d'un étang de 10 à 15 hectares, comme le Bègue de Villars — C'est la pêcherie, réservoir surcreusé de 30 à 50 cm par rapport au bief, où l'on rassemble et recueille le poisson au moment de la mise à sec et de la pêche (photo 3).

Photo 3 : Le tri du poisson en bordure de l'étang immédiatement après la pêche (photo Ain-Agricole).

La pêcherie débouche sur le thou, nom qui désigne à la fois l'exutoire principal de l'étang — un canal passant sous la chaussée et nommé bachasse — et la vanne qui sert à l'obstruer lorsque l'on veut contenir les eaux. La bonde destinée à cet usage est maintenue par une dague de fer, entre les piliers de pierre et de ciment du thou qui se dressent, du côté de l'étang, au milieu de la chaussée (photo 4).

Photo 4 : Un étang de bois du N de la Dombes avec son thou. Etang de Clermidy (Péronnas), de création récente, établi après construction de la route dont le remblai constitue la digue.

Les étangs sont alimentés à peu près exclusivement par les eaux de pluie : directement par chute de celles-ci sur la surface inondée, après ruissellement sur le bassin versant, ou par l'intermédiaire d'étangs situés à une altitude supérieure, car un système de relations extrêmement complexe met en communication les uns avec les autres les étangs dombistes.

Leur localisation est déterminée en premier lieu par les conditions naturelles topographiques et pédologiques. Les nappes d'eau qui s'étalent entre les collines glaciaires doivent reposer sur un sol aussi imperméable que possible. Elles exploitent les plaques du sol blanc formé aux dépens du loess à l'emplacement des anciens marécages. Limités à la zone des sois blancs, les étangs y affectent une disposition d'ensemble calqués sur celle du relief, grossièrement en éventail dans le secteur des drumlins, beaucoup plus désordonnée sur la marge des avancées et des retraits successifs des glaces. L'adaptation au relief permet de discerner très schématiquement plusieurs grands types d'étangs.

Nous avons vu que les drumlins, loin de former des lignes ininterrompues, sont bien souvent coalescents et digités, d'où il s'ensuit une grande discontinuité des dépressions qui les séparent. Mais elles n'en gardent pas moins une orientation assez nettement définie. A cette région centrale, correspondent des enfilades d'étangs limités en amont et aval par deux chaussées qui permettent d'élever le plan d'eau. Seul, l'étang situé en amont de la file est limité sur trois côtés par des reliefs peu accusés. Ainsi se présentent les étangs ESE - WSW de la région de Birieux (du Brosse à l'étang Neuf, du Thioly au Vavril) et les étangs N-S de Chalamont et de Saint-Nizier (Remondé - Paradis - Sale). D'aval en amont, ces étangs sont « dépendants » les uns des autres, ce qui signifie que chacun doit livrer passage en son bief

aux eaux des étangs supérieurs. Au 19^{ème} siècle, l'aménagement de la rivière de ceinture, fossé diffuant du bief à sa partie amont et contournant l'étang, a permis de le libérer de cette sujétion mais ces fossés sont loin d'exister partout.

A la périphérie de la région étudiée, sur laquelle s'accroît la confusion du relief, deux nouveaux types d'étangs apparaissent. D'une part, des étangs enchassés dans un demi-cercle de collines et beaucoup plus nettement individualisés que les précédents. Tels sont le Lantey, l'étang des Vavres et de Monthieux sur la commune du même nom, le Servisey à l'Ouest de Saint-Paul-de-Varax. Ils possèdent une ou plusieurs chaussées à l'emplacement des exutoires naturels. D'autre part, à l'étalement en pente douce et plus ou moins régulière de la moraine vers le Nord, l'Ouest et le Nord-Ouest, correspond le type le plus complexe. Les étangs sont barrés de tous côtés par des chaussées qui quadrillent une grande surface inondée et la découpent en plusieurs plans légèrement surélevés, l'un par rapport à l'autre. Le groupe du Grand Bataillard de Saint-Paul est très caractéristique.

L'existence de ces étangs soumet le paysage agraire dombiste à des variations perpétuelles. Variations saisonnières et cycliques en premier lieu, qui font traditionnellement alterner sur un même fond deux ans et demi d'évolage et six mois de culture céréalière d'assec. Ces changements sont beaucoup plus frappants que ceux qu'apporte dans les champs la rotation de cultures, puisqu'ici c'est la répartition des surfaces en eau qui se trouve chaque année modifiée. De plus, le découpage parcellaire d'un fond d'étang en assec est susceptible de varier à chaque assec. La plupart des étangs se trouvent alors en effet partagés en plusieurs parcelles appelées « pies » qui sont généralement confiées par le propriétaire aux fermiers riverains pour la mise en culture. En 1808, l'intendant BOSSI mentionnant cette pratique, écrivait : « Celui qui a pie dans l'étang est obligé, lorsqu'on le laboure, de l'ensemencer de grains qui peuvent être enlevés dans le même temps que ceux semés par les autres portionnaires. Le propriétaire de l'eau peut le sommer à cet effet et, après le délai, cultiver la pie lui-même parce que cette culture augmente sa pêche ». Mais nous verrons qu'avec l'introduction de techniques nouvelles et le manque de main-d'œuvre, le mode d'exploitation de l'étang s'est quelque peu modifié. Malgré la clause qui, dans les vieux baux, fait toujours obligation aux fermiers riverains d'exploiter une pie de l'étang en assec, il est devenu pratiquement impossible au propriétaire d'obliger le fermier à cultiver effectivement la parcelle qui lui est dévolue. La distribution des pies se fait le plus souvent par accord verbal suivant les disponibilités en main-d'œuvre de chaque exploitant et peut par conséquent sensiblement se modifier d'un assec à l'autre. Mais il convient de réduire ces changements à leurs exactes conséquences en notant qu'ils sont le plus souvent masqués dans le paysage par l'homogénéité de la culture pratiquée qui était traditionnellement l'avoine. Le découpage parcellaire et ses modifications n'apparaissent que peu fréquemment, lorsque des céréales différentes sont ensemencées en même temps sur un même fond en assec ou lorsqu'une partie de l'étang n'a pas trouvé preneur et reste en friche.

Il faut noter que des dérogations assez fréquentes au système d'assolement traditionnel ralentissent le rythme des variations du paysage. Soit qu'un propriétaire prolonge l'évolage au point de laisser un étang envahi par les joncs et gagné sur les bords par une végétation arbustive de vernes, prendre des aspects de marécage. Soit qu'il prolonge l'assec, se contentant de laisser la bachasse ouverte afin de remettre facilement l'étang en eau au gré des conditions climatiques ou de la conjoncture économique concernant le marché du poisson d'eau douce.

Mais des assèchements définitifs (ou tout au moins de très longue durée) de tout ou partie d'un étang introduisent dans le paysage des changements beaucoup plus profonds. La réduction d'un étang par suppression de sa partie amont ou « queue » se pratique afin d'améliorer les conditions de l'évolage. Le niveau d'eau de la partie aval contenue entre deux chaussées se trouve relevé. Le dessèchement total d'un étang est beaucoup moins courant actuellement, cette opération exige que la chaussée soit détruite, ou tout au moins largement percée, afin d'offrir à l'eau du bief un exutoire suffisant et d'écarter les risques d'inondation des récoltes ou des prairies lors des fortes pluies. Aussi la présence d'un ancien étang se traduit-elle dans le paysage par des éléments de chaussées couverts d'herbes qui surgissent à travers champs à grande distance d'un ancien bief bordé d'arbres et transformé en ruisseau. Ces assèchements définitifs qui affectent l'allure du paysage obéissent à des facteurs économiques et sociaux. Ils ne concernent guère actuellement que des étangs peu profonds retenant mal l'eau et que leur propriétaire convertit en embouche. Mais au 19^{ème} siècle et, plus particulièrement, durant le second Empire, la question des étangs, qui fit prendre à la région conscience de son unité, se posa avec une acuité sans précédent. Une carte hydrographique de la Dombes, terminée en 1857, nous montre une région couverte de nappes d'eau en ordre beaucoup plus serré qu'actuellement. On en comptait 20.000 ha sur toute l'étendue du territoire dombiste. Elles exploitaient la moindre ondulation du terrain et tous les textes de l'époque mettent l'accent sur l'insuffisance de profondeur de beaucoup d'entre elles. Bien loin de re-

poser tous sur les plaques imperméables du « sol blanc » et de disposer d'un bassin d'alimentation suffisant, bon nombre d'étangs se voyaient réduits en été, sous le double effet de l'infiltration et d'une intense évaporation, aux dimensions de leur bief et de leur pêche et découvraient des rives plates et boueuses. La région très isolée, très misérable, parvenait fort mal à faire vivre une population clairsemée de 20 habitants/km² en moyenne.

De 1852 à 1856 encore, alors que des progrès avaient déjà été réalisés dans le domaine de l'économie agricole, l'âge moyen était de 23 ans à Villars et Saint-Nizier-le-Désert, de 21 ans à Bouligneux et s'abaissait à 14 ans dans la commune de Birieux. D'un niveau de vie extrêmement bas, mal vêtue et mal logée, insuffisamment nourrie et déclinée par « les fièvres », cette population ne s'accroissait lentement que grâce à une constante immigration en provenance des régions limitrophes et particulièrement de la Bresse. Sans distinction relative à leur profondeur, la qualité de leur sol et la superficie de leur bassin versant, les étangs ont été considérés par la plupart des hygiénistes et des économistes du temps comme les principaux responsables de l'insalubrité et de la pauvreté du pays. « La salubrité ne reparaitra dans le pays qu'au fur et à mesure de leur disparition » écrivait DUBOST en 1859. Une violente polémique allumée déjà sous la Révolution se réveilla, mettant aux prises détracteurs et défenseurs des étangs, multipliant les brochures partisans et virulentes et entraînant l'adhésion des Pouvoirs Publics à la cause des assèchements. Ceux-ci se sont effectués en plusieurs étapes.

« Nous savons par une brochure de Monsieur GREPPO qu'il s'est formé un grand nombre d'étangs dans les vingt cinq premières années du siècle. Aujourd'hui, non seulement on ne crée plus d'étangs, mais il y a 30 ans qu'on en dessèche », écrivait un propriétaire dombiste (Anonyme, 1860). De fait, tous les témoignages concordent pour attester qu'antérieurement à 1853, il s'est trouvé des propriétaires pour supprimer volontairement leurs étangs ; les moins rentables certes, mais cela signifie les moins profonds et les plus susceptibles de rendre le pays insalubre. On compte que 4 000 ha ont été ainsi assainis dans la totalité de la Dombes. Mais le dessèchement prit sa plus grande extension à partir de 1853 après l'intervention des Pouvoirs Publics. Un règlement de police en date du 12 janvier 1854, approuvé par décision ministérielle le 22 avril suivant, interdit les pêches par écoulement des eaux du 1^{er} juin au 15 septembre et détermina « les formalités à remplir pour l'établissement et la réglementation des étangs ainsi que pour leur dessèchement d'office... dans le cas d'une insalubrité irrémédiable, notoire et légalement constatée » (DUBOST, 1859). Une loi rendue le 21 juillet 1856 permit l'application du règlement aux étangs jusqu'alors partagés, tant dans leur évolution que dans leur assec, entre plusieurs propriétaires : elle simplifia les formalités de procédure concernant leur licitation. Enfin le premier Avril 1863, afin d'obtenir la concession de la nouvelle ligne de chemin de fer Sathonay - Bourg par Villars, la Compagnie des Dombes devait s'engager à procéder au dessèchement de 6 000 ha d'étangs de part et d'autre de son tracé. Une subvention lui était allouée à cet effet par l'Etat, lui permettant de verser aux propriétaires qui consentaient à la destruction de leurs chaussées une indemnité de 150 francs par hectare.

A cet effort du gouvernement, s'associait dans le même temps celui d'un grand domaine. La Trappe de Notre-Dame des Dombes, établie sur la commune du Plantay à l'automne 1863 et désireuse de créer autour d'elle un « îlot de salubrité » propre à attirer la main d'œuvre, a favorisé la mise en valeur de ses terres et a promu dans la région de nouvelles méthodes de culture. Elle supprima tous les étangs de son propre domaine et, se servant à cette fin de dons personnels de l'Empereur, fit assécher au total 800 ha situés dans la périphérie du monastère, grâce à la distribution d'une prime de 175 francs par hectare aux propriétaires intéressés.

Nous avons vu comment les étangs actuels, alternativement soumis au régime de l'évolution et d'un assec, durant lequel l'uniformité de la culture masque le découpage parcellaire, constituent le principal élément d'originalité du paysage rural ; or, les étangs asséchés, perpétuellement soumis à un découpage en champs et prés, en font bien plutôt la déconcertante complexité. Leur existence rend compte de nombreux problèmes touchant tant à l'aspect du parcellaire qu'à l'organisation des territoires communaux.

Elle influe tout d'abord sur le mode de groupement des parcelles. Un trait caractéristique du paysage dombiste est le groupement fréquent de celles-ci en ensembles aux contours curviligne et sinueux calqués sur une courbe de niveau. En pente douce vers un axe central, un tel ensemble correspond à un ancien fond d'étang, sorte de réplique en creux aux collines environnantes, individualisé dans le domaine de la structure agraire comme dans celui de la topographie. Nombre, superficie et disposition des parcelles au sein d'un tel groupement se révèlent extrêmement variables mais leurs limites intérieures sont toujours rectilignes, en contraste avec celle de l'ensemble et les sinuosités du bief central. Des parcelles en rectangle allongé, disposées en épis de part et d'autre de celui-ci, respectent scrupuleusement, dans le cas de certains étangs asséchés, l'orientation des anciennes raies pallières et révèlent l'or-

ganisation typique d'un réseau de drainage (ancien étang Ronjon au S.E. de Villars). Mais il arrive que l'angle aigu, fait par les rigoles et le bief, s'ouvre largement vers l'aval. Il semble que cette disposition paradoxale corresponde aux étangs dont la pente transversale est la plus forte et ait été adoptée afin d'en réduire le degré et, par voie de conséquence, la puissance des eaux de ruissellement.

Le découpage d'autres fonds d'étangs, s'effectue plus irrégulièrement en grandes parcelles carrées ou trapézoïdales dans lesquelles se trouvent enclavées des parcelles plus petites mais d'une forme identique (ancien étang des Brévonnes à l'E de Monthieux). Les plus grandes parcelles, souvent densément quadrillées de petits fossés de drainage qui assurent l'écoulement des eaux jusqu'au bief, correspondent actuellement à des embouches et il est frappant de constater qu'elles sont bien plus souvent encloses de fil de fer barbelé que de haies naturelles. Bien plus que dans le phénomène d'arrachage des arbres et des buissons, ce problème trouve son explication dans le caractère relativement récent de ces embouches. Constitution d'une prairie temporaire et clôture de la parcelle sont, dans le cas de l'étang, deux éléments contemporains. L'examen des modifications des natures de cultures effectué dans les successives matrices cadastrales d'une même commune nous montre que les labours se sont étendus plus vite que les surfaces en herbe jusqu'au début du 19^{ème} siècle et qu'ils ont progressé aux dépens des bois et surtout des étangs. Ce n'est qu'à partir de la guerre de 1914 que l'élevage connaît son grand essor et que les embouches gagnent sur les labours. Le caractère récent de la plupart des clôtures intérieures aux anciens étangs est symptomatique des étapes de leur remise en valeur et d'une manière générale de l'évolution économique de la région depuis le 19^{ème} siècle. On ne peut les considérer comme un élément de datation des assèchements eux-mêmes. La grande période de ceux-ci est close vers 1870 et les premières années du 20^{ème} siècle, au cours desquelles commence à se généraliser le fil de fer barbelé, sont au contraire activement occupées par de nombreuses remises en eau.

La suppression des étangs sur laquelle on avait fondé tant d'espoirs fut en effet loin de donner les résultats escomptés. Il paraît incontestable que la situation sanitaire de la région s'est transformée en relation avec l'élimination des nappes d'eau les plus médiocres, celles dont les rives très plates devenaient marécageuses en été. Mais le paludisme disparaissait des villages et des fermes mêmes autour desquels très peu d'étangs avaient été supprimés et cela grâce à la transformation économique de la région et à l'amélioration consécutive des conditions de vie des habitants. Cependant, les propriétaires et exploitants de fonds asséchés connaissaient les plus grands déboires. L'indemnité allouée afin d'aider à la remise en valeur, sous forme de cultures ou de prairies, se révéla insuffisante et fut d'ailleurs la plupart du temps détournée de sa destination primitive pour permettre de réparer les bâtiments d'exploitation. Tentés par la prime, les petits propriétaires étaient ceux qui avaient le plus fréquemment consenti aux assèchements. Or, privé de la jachère rémunératrice constituée par l'évolage qui enrichissait le sol d'un dépôt de matières organiques, privé de soins et d'engrais dans une région où manquaient main-d'œuvre et bétail, le sol des anciens étangs ne tarda pas à donner des rendements de plus en plus bas et à être laissé en friche. Ces fonds asséchés conservant, au regard de l'Administration, leur nature d'étangs, les propriétaires se voyaient frappés non seulement de l'impôt foncier mais encore d'un impôt spécial sur l'évolage alors même que celui-ci avait été supprimé et qu'aucune production rémunératrice n'était venue le remplacer. Une campagne de remise en eau se dessina vers 1895, tout aussi passionnée que l'avait été la polémique précédente. Elle aboutit au vote par la Chambre des Députés d'une loi en date du 22 décembre 1897, ratifiée par le Sénat le 15 Novembre 1901 seulement. Les remises en eau étaient autorisées sous certaines conditions destinées à garantir la salubrité publique. Conditions naturelles tout d'abord : les arrêtés préfectoraux auxquels les remises en eau sont soumises déclarent : « Le bassin de l'étang sera disposé de telle sorte qu'une fois rempli, les eaux aient partout une profondeur d'au moins 20 cm ». Ainsi se trouve écartée la multiplication d'étangs à fond trop plat.

Les transformations apportées au 19^{ème} siècle ont sérieusement affecté la répartition des étangs dans la Dombes Centrale et, par voie de conséquence, l'organisation des territoires communaux. Leur localisation est en premier lieu déterminée par les conditions naturelles. Mais dans la région des « sols blancs » imperméables et d'un relief propice de collines glaciaires où les étangs se trouvent cantonnés, leur densité est fort loin d'être homogène sans que puissent être mis en cause les caractères de la topographie ou de la pédologie. Dans l'éventail largement ouvert des collines, il existe de petites zones sans étangs. Elles se développent autour d'un ensemble de fermes isolées ou autour du chef lieu communal et c'est dans ce cas qu'elles sont le plus étendues. Ces zones présentent rarement une forme circulaire mais celle d'une éclipse plus ou moins régulière, offrant souvent des ramifications et dont le village serait un des foyers. Cependant Birieux et Lapeyrouse étroitement enserrés d'étangs échappent à la règle et la situation est peu nette en ce qui concerne Versailleux et Bouligneux. La zone sans étangs de Versailleux affecte la forme d'un S de 3,5 km de long

orienté du NW au SE ; elle s'évase sur 2 km de part et d'autre du village situé sur un drumlin et étroitement encadré de nappes d'eau. Bouligneux est enclavé entre deux grands étangs dont celui de la Forêt atteint presque 100 hectares ; mais il est situé à l'extrémité W N W d'une grande zone elliptique allongée sur 6 km de l'W N W à l'E S E et symétrique par rapport à Villars et à La Chalaronne.

S'il souffre ces exceptions, le fait n'en est pas moins extrêmement frappant. Au S W de la région, Monthieux, Saint-Marcel et Saint-André de Corcy, jalonnent la périphérie d'une zone massive de 6 km sur 4,5 qui leur est commune, et présente des ramifications à l'emplacement des trois villages. Couverte de prés et de labours, elle est en violent contraste avec les bois qui la bordent à l'Ouest et la densité des étangs qui l'entourent sur les trois autres côtés.

La carte hydrographique de la Dombes terminée en 1857 permet de comparer la répartition actuelle des étangs ainsi caractérisée et leur répartition avant la période des assèchements. Pour n'avoir pas atteint leur plein développement, ceux-ci n'en avaient pas moins commencé en 1857, mais la carte les signale tous et renseigne donc sur l'état de la région au moment de la plus grande extension des étangs. Leur répartition était à la fois beaucoup plus serrée et beaucoup plus homogène qu'aujourd'hui. Elle manifestait à l'égard du village, principal lieu d'un tout relatif groupement des hommes, une indifférence à peu près totale. Nous avons vu que c'est encore aujourd'hui le cas plus ou moins net de quatre villages. Or, dans son Historique de la Remise en eau des étangs desséchés de la Dombes, ATINET (1929), contant la visite faite le 10 juin 1899 par une commission officielle chargée d'examiner la question, signale que sur les communes de Birieux, Versailleux, Lapeyrouse et Bouligneux, les assèchements sont exceptionnels.

Ils ont, cependant, toujours été laissés à la libre décision des propriétaires, sans jamais obéir à un plan préconçu visant à assainir en premier lieu le village. La disposition actuelle des étangs ne saurait en être considérée comme le résultat brut. C'est un legs qui nous est parvenu en dépit des remises en eau postérieures à 1901. En trois cas, les étangs sont restés asséchés : lorsque les propriétaires en avaient réussi la remise en valeur, dans le cadre des exploitations déjà existantes, grâce à des soins et des mises de fonds suffisantes — c'est le cas du domaine des Trappistes situé au Nord de la Dombes ; lorsque les propriétaires avaient construit sur leur emplacement, ou à proximité, de nouvelles fermes. Greppot et Bagnol au Nord de Villars, la Bête au Sud-Ouest, le Lièvre et le Molard sur Marlieux en sont autant d'exemples. Elles ont emprunté le nom de l'étang asséché qui n'aurait pu être reconstitué sans porter atteinte à l'intégrité et aux possibilités d'existence même de la nouvelle exploitation.

A ces facteurs d'ordre économique qui ont déterminé la formation de zones libres d'étangs situées à l'écart des villages, se joint un souci de garantir la salubrité publique. Depuis la loi de 1901, les remises en eau se trouvent autorisées, mais sous certaines conditions. Elles sont subordonnées à une autorisation préfectorale intervenant après projet de règlement dressé par les Ingénieurs du service hydraulique, après délibérations du conseil municipal, d'une commission sanitaire, de la commission spéciale des étangs, du conseil d'hygiène départemental et du conseil général. La plupart des pièces de l'instruction ont disparu des archives départementales et municipales, mais les délibérations retrouvées sont toutes libellées d'une manière identique lorsqu'elles expriment des raisons qui ont motivé l'acceptation.

« L'assemblée... considérant que la réalisation du projet ne peut porter atteinte à la salubrité publique, l'étang en question étant situé à 3 km du village et à 500 m de l'habitation la plus rapprochée, abstraction faite de celle du fermier intéressé... est d'avis qu'il y a lieu d'autoriser la remise en eau sollicitée ». L'autorisation se trouve donc conditionnée à un éloignement suffisant du village. L'instruction aujourd'hui simplifiée ne fait plus intervenir que l'avis du conseil municipal après enquête de commodo in commodo.

Le souci d'écarter tout risque de retour à l'insalubrité d'antan et, actuellement, tout simplement les moustiques, est à la base de l'absence à peu près complète des étangs à proximité du village sur toutes les communes qui ont connu des dessèchements au 19^{ème} siècle. Mais, on ne saurait, en tout état de cause, rendre ceux-ci uniques responsables de l'organisation concentrique du territoire communal autour de certains chefs-lieux. Leur épisode ne fait qu'accentuer une situation préexistante qui ressort de l'étude des cartes de 1857 et des vieux plans cadastraux. Autour du village, apparaît une petite zone vide à la fois d'étangs et de bois. Elle est plus nette d'ailleurs dans les communes situées en bordure de la région étudiée. Condeissiat surtout, Saint-André le Bouchoux dans la Dombes du Nord, mais aussi sur Saint-Paul de Varax, Saint-Germain sur Renon, La Chapelle du Châtelard, Chalamont. Toutes ces communes ont pour axe une vallée occupée de prés enclos. Le chef lieu, seul point d'un relatif groupement de l'habitat, est situé sur un des versants. Centré autour de lui, un secteur essentiellement occupé par des champs et des prés contraste avec la forte densité des bois et des étangs de la périphérie de la commune.

2) L'ORGANISATION DU PARCELLAIRE (INDEPENDAMMENT DE L'ETANG)

Indépendamment de l'étang dont la superficie couvre communément 20 ou 30 ha, la grande parcelle dépassant 1 ha l'emporte dans la Dombes Centrale.

La complexité d'un parcellaire qui revêt des allures de puzzle ne s'éclaire que lorsqu'on la considère sous l'angle de l'adaptation aux formes du relief. Elle s'accroît avec la complication de celui-ci à la périphérie de la Dombes Centrale. Au cœur de la région, elle est conditionnée par l'étirement régulier ou les digitations des drumlins.

En fait, c'est l'adaptation aux conditions de sol et de relief des différentes natures de cultures qui donne des formes disparates et se lit directement dans le parcellaire. Les prés s'étirent au long des vallées principales. Leur ruban se rétrécit au Nord, dans le secteur encaissé de celles-ci. Ils disputent au bois les versants en pente raide et épousent toutes les sinuosités de la rivière. Dans la partie amont des vallées principales, tout comme dans le dédale des dépressions sectionnées par les étangs et amplement évasees, les prés constituent des larges bandes de parcelles trapues, aux formes irrégulières mais, le plus souvent, aux contours rectilignes. Séparés par ces dépressions, les drumlins se manifestent dans le paysage agraire comme autant de petites unités. Deux types d'adaptation du parcellaire aux conditions topographiques s'inscrivent sur leurs flancs : étagement de parcelles massives ou rectangulaires (le grand axe étant parallèle aux courbes de niveau) ou disposition dans le sens de la pente. La colline du Péage au NW de Chalamont fournit un double exemple.

L'étagement correspond à celui, traditionnel, des terres cultivées et des prés au-dessus de l'étang. On ne peut pas parler en Dombes d'irrigation et d'enrichissement généralisés des prés par les eaux de ruissellement en provenance des champs cultivés et fumés installés au sommet des collines. Très souvent, ces eaux ne passent pas sur le pré mais sont canalisées dans un fossé qui les dirige directement vers l'étang. Ce fut là, au 19^{ème} siècle, des principaux griefs des assécheurs à l'égard de celui-ci qui privait les prés des éléments fertilisants en provenance des terres. L'étagement n'en revient pas moins à réserver aux champs de céréales des terrains souvent caillouteux, mais les plus secs, et aux prés, qui craignent moins la stagnation de l'eau, le sol argileux des bas de versants. L'évolution économique réalisée sous le signe d'une orientation vers l'élevage a exigé un accroissement des surfaces en herbe. Bénéficiant du progrès des techniques et particulièrement de l'emploi régulier d'amendements et d'engrais, des prés ont pu prendre la place des terres en haut du flanc des collines (cf l'exemple du Péage). Mais le découpage parcellaire, effectué dans des conditions économiques et techniques données, survit à celle-ci et témoigne des traits anciens de l'agriculture. Cependant, une des originalités majeures du découpage parcellaire de la Dombes Centrale est constituée par la disposition des parcelles dans le sens de la pente, sur le flanc des collines.

Photo 5 : Région de Chalamont. Morcellement du parcellaire à proximité du chef lieu. Individualisation de drumlins dans le paysage agraire. Au centre Ouest, colline de la Marine (Photo IGN).

L'individualisation dans le paysage agraire de collines aussi atténuée dans le relief que l'est celle de la Marine (W N W de Chalamont) en est une conséquence extrêmement frappante (photo 5). Il importe d'ailleurs de bien distinguer, en Dombes Centrale, parcelle fiscale ou cadastrée et parcelle culturale susceptible de varier chaque année en fonction des assolements. Sur la colline de la Marine, 34 parcelles culturales laniérées sont découpées dans 3 unités fiscales portées au cadastre et qui reviennent à 3 exploitants différents. La forme de ces parcelles varie avec leur taille. La longueur du flanc demeurant constante, les parcelles ne peuvent s'étendre qu'en acquérant une forme trapue, carrée ou même rectangulaire — la plus grande dimension devenant perpendiculaire à la pente — Les petites parcelles au contraire se lanièrent perpendiculairement aux courbes de niveau. Leur indice d'allongement — soit le rapport de leur longueur sur leur largeur, peu accentué, oscille communément entre 3 et 8. Il y a coexistence entre forme laniérée et taille relativement importante de la parcelle (175 m sur 50 par exemple).

D'une manière générale, une commodité technique, le souci de limiter le nombre des volte-faces de la charrue et de l'attelage, est susceptible de rendre compte de la forme lanié-

ree des petites parcelles. Le problème qui se pose ici est celui de l'orientation systématique de ces lanieres dans le sens de la pente. C'est un facteur naturel, l'imperméabilité du sol qui, imposant une pratique de labours en billons dirigés dans le sens de la pente, s'est révélé contraignant.

Les lanieres l'emportent numériquement, dans cette situation, et elles révèlent d'une manière très significative l'adaptation forcée du découpage parcellaire aux conditions naturelles. D'une manière générale les parcelles se disposent sur chaque flanc de la colline perpendiculairement au chemin qui en emprunte l'axe. Les lanieres se groupent parallèlement entre elles en petits quartiers dont la forme est sous la dépendance étroite des sollicitations de la pente. C'est à l'emplacement des retombées et des baissements d'axe des collines qu'un groupe de lanieres oblique brusquement par rapport au groupe voisin, afin d'orienter la grande dimension des parcelles dans le sens de la pente. Le phénomène est moins apparent dans le cas de la grande parcelle mais le labour s'adaptant aux moindres ondulations transversales s'effectue toujours perpendiculairement aux courbes de niveau. Un problème demeure celui de savoir ce qui détermine le type du découpage parcellaire des collines : étagement de parcelles ou disposition longitudinale dans le sens de la pente. Paradoxalement, ce sont les collines aux formes très atténuées qui se trouvent le plus fermement individualisées dans le paysage agraire par le groupement des parcelles à partir de l'axe et tout au long du flanc (L'exemple le plus net est peut-être celui déjà cité de la Marine). L'aménagement de parcelles perpendiculaires à la pente se trouve cependant réalisé sur des drumins aux pentes faibles. Le facteur limitant se révèle inapte à apporter une explication suffisante. Il semble que le découpage parcellaire soit lié à la nécessité d'associer agriculture et élevage au sein d'une même exploitation, d'atteindre un certain équilibre dans la superficie respective des prés et des terres. Le découpage de longues parcelles au bord des étangs correspond à la nécessité d'avoir des prés et à l'impossibilité d'en établir dans une dépression ménagée entre deux étangs. Sa fréquence est directement fonction de la densité des nappes d'eau autour de la maison rurale. La technique savante du labour répondant aux exigences d'un sol très imperméable rend compte du découpage parcellaire des terres cultivées, en même temps qu'il modèle une micro-topographie agraire originale. Témoignant d'un même effort d'adaptation aux conditions topographiques et pédologiques, les billons sont, avec l'étang, le trait le plus frappant du paysage dombois.

Indépendamment de leurs dimensions et de leur forme, les champs se présentent comme une juxtaposition d'ados étirés dans le sens de la pente et séparés par des rigoles qui assurent le drainage. L'appellation « billon de six raies » désigne localement le billon bombé traditionnel mais la raie est en réalité un petit relief. De part et d'autre de son axe central, le billon est constitué par trois tranches de terre redressées et symétriquement adossées à l'axe. Son façonnement est lié à l'utilisation d'un instrument à versoir unique qui, perfectionné dans la première moitié du 19^{ème} siècle par l'agronome Dombasle, retourne une couche de 10 à 12 cm d'épaisseur. Seul, le maniement des mancherons permet de faire varier, du sommet à la lisière du billon, la profondeur et la largeur de la tranche de terre et d'obtenir la forme bombée. Large de 1 m 80, le billon de six raies a, de son sommet au fond de la rigole voisine, une hauteur de 20 cm. Aux extrémités du champ, perpendiculairement au sens du labour, la cheintre, bande de terrain de 3 à 12 m de large, représente l'espace nécessaire aux volte-faces de la charrue et de l'attelage et aux manœuvres des moissonneuses.

Il semble que le billon ait assuré simultanément 3 rôles : par création artificielle d'une pente transversale qui se combine à la pente longitudinale, le billon augmente la pente en chaque point du champ et assure l'efficacité du drainage. Sa forme bombée évite la stagnation de l'eau, donc les risques d'asphyxie et de pourriture des plantes. Or, le profil transversal du billon obtenu à l'araire affecte une forme bombée non seulement à la surface mais encore à la base de la couche arable. Ainsi se trouvent favorisés à la fois l'écoulement superficiel et l'égouttage dans la profondeur d'une couche arable légèrement perméable, mais vite saturée en raison de sa faible épaisseur.

L'analyse granulométrique d'échantillons prélevés au sommet de la colline de Rozait (commune de Monthieux), dans la couche arable épaisse de 20 cm et dans le sous-sol entre 40 et 80 cm de profondeur, fait apparaître, pour le sable et l'argile-limon respectivement, des teneurs de 60 et 40 % dans le sol et 55 et 45 % dans le sous-sol. La couche arable légèrement plus riche en sable est plus perméable que le sous-sol mais elle est très faible en Dombes et le façonnement des billons a pour second effet de l'augmenter par accumulation sur leur sommet de la terre extraite des rigoles de drainage. Cet épaissement artificiel compense avantageusement la perte de place due à l'aménagement de celles-ci et, sous l'effet d'une érosion mécanique accrue par l'augmentation de la pente, il s'y ajoute un phénomène d'allègement progressif du sol cultivé. Par impact des gouttes et ruissellement, les pluies exercent sur les flancs des billons une ablation qui s'accompagne d'accumulation dans les rigoles de drainage. La terre déposée là est pulvérulente et l'analyse granulométrique révèle une action

sélective de l'érosion s'exerçant au détriment des particules les plus fines qui sont entraînées d'autant plus loin qu'elles sont plus fines. Les eaux de ruissellement déposent, à côté du lieu de l'ablation, les particules les plus grosses et ne gardent en charge que les limons et les colloïdes qui se déposent, partie en bas du champ, partie dans les fossés de drainage ou sont entraînés jusqu'à l'étang. Chaque année, l'emplacement respectif des rigoles et des billons est alterné et le sol sableux accumulé au fond de la raie l'année précédente se trouve mêlé à celui du nouveau billon. Le dépôt, au bas du champ, d'une partie des argiles et des limons en suspension est imputable à une brusque diminution de la pente au débouché des rigoles dans un fossé bordant la cheintre. Ce fossé collecte les eaux à la manière d'une gouttière et, mettant à profit les moindres ondulations du terrain, les guide vers des exutoires creusés à travers la cheintre.

Les sols très lourds de la Dombes Centrale s'accommodent incontestablement d'une intensification de l'érosion qui améliore leur texture. Mais en contrepartie, l'entraînement de l'humus vers l'aval détériore leur structure, altère le complexe absorbant et explique le souci des paysans de contenir l'érosion à l'intérieur de certaines limites.

La réalisation empirique d'un équilibre entre le degré de la pente et la longueur des rigoles se traduit par le façonnement, dans les champs les plus allongés, de petits fossés de drainage obliques par rapport aux billons dont ils interrompent la continuité. L'étang constitue un élément important de cet équilibre. Petit niveau de base local pendant le temps de l'évolution, il joue certainement par rapport à son bassin versant un rôle de modérateur de l'érosion. Il est vraisemblable que son influence compense ce qu'aurait d'excessif une action érosive accrue par l'adoption du labour en planches perpendiculaires aux courbes de niveau.

Toute la microtopographie agraire est sous la dépendance des moyens techniques et évolue avec eux. L'adoption de nouvelles méthodes de labour en diversifie aujourd'hui les aspects. Le billon bombé, parfaitement adapté aux caractères du sol, s'est comporté comme un obstacle à la mécanisation. Difficilement réalisable au moyen de la charrue Brabant ou des charrues montées sur tracteur, il s'oppose à l'utilisation des moissonneuses batteuses, des semoirs en ligne et des faucheuses mécaniques qui exigent un terrain à peu près plat.

Les billons façonnés au tracteur, larges d'environ 2 m et haut de 15 cm, sont constitués de tranches de terre toutes versées dans le même sens, sans variation dans leur épaisseur ni dans leur largeur. Le profit transversal est plat tant au sommet qu'à la base de la couche arable. Des labours « en planches chevronnées », sans aucun aménagement de rigoles, sont pratiqués sur d'anciennes embouches. L'herbe retournée constitue sous chaque tranche de terre autant de plans d'infiltration pour l'eau.

L'adoption de nouvelles techniques ainsi gravées dans le paysage n'a pu se réaliser que sur une couche arable dont l'épaisseur s'est parallèlement accrue. De 10 à 12 cm lorsqu'elle était façonnée par la Dombasle, cette couche est passée à 15 cm avec l'utilisation du Brabant et à 20 ou 25 cm avec celle des tracteurs dont les charrues remontent très progressivement à la surface la terre plus argileuse du sous-sol. Un nouvel équilibre est ainsi recherché entre les conditions de sol et de pente en vue d'assurer le drainage des terres. Mais il n'atteint pas l'efficacité du système traditionnel ; l'eau stagne sur le sommet des billons plats et le sous-sol subit par ailleurs un tassement plus important.

L'adaptation à l'imperméabilité du sol exige, dans les prés en pente faible, l'aménagement de petits fossés de drainage disposés en épis ou en quadrillage dense sur toute la surface en herbe. Dans la disposition en épi, la rigole principale qui collecte les eaux des petits fossés secondaires alimente fréquemment une mare creusée dans le sous-sol imperméable. Il semble que la rectitude fréquente des limites des prés soit à mettre en relation avec l'aménagement des fossés creusés en bordure, contre la haie, et qui assurent l'écoulement des eaux en provenance du haut du versant. Ainsi s'affirme jusque dans le domaine des prés l'importance de conditions naturelles qui, après avoir retardé la mise en valeur de la région, ont exercé la plus grande influence sur les formes du parcellaire.

3) L'HABITAT

Au morcellement du relief répond, en Dombes Centrale, l'extrême dispersion de l'habitat. A l'exception d'une relative concentration au village, de hameaux rares comptant de 3 à 6 maisons groupées en ordre lâche, le peuplement s'effectue dans le cadre de chaque commune sous forme de grosses fermes isolées.

En l'absence de situation privilégiée, celles-ci se disséminent dans le paysage, se partageant collines et dépressions et groupant autour d'elles tous les éléments constitutifs de l'exploitation.

En ce qui concerne l'adoption de leur site, on ne peut se permettre de généraliser. Des fermes se placent au pied d'une colline, comme le Jonc sur la commune du Plantay, ou de même dans une dépression entre deux étangs, comme les Robins sur la même commune. Ces habitations étaient considérées au 19^{ème} siècle comme très malsaines du fait de l'humidité qui y régnait. Leur nombre s'est accru postérieurement aux assèchements par création de fermes nouvelles à l'emplacement d'anciens étangs : les fermes du Molard et du Lièvre à Marlieux, par exemple, n'existaient pas en 1857. Cependant le cas le plus courant est celui de la ferme située au flanc ou au sommet d'une colline, à proximité du chemin qui en emprunte l'échine. Dans cette situation, les maisons rurales sont fréquemment isolées les unes des autres par une ceinture de bois et d'étangs développée à la périphérie de leur finage (l'Angelière sur Bouligneux, Chazelet sur Villars, le Péage sur Chalamont). A l'est, apparaissent de véritables fermes de clairières (Cabus - Le Pellier sur Chalamont) qui ont conquis leur finage sur les bois.

Il n'y a pas d'homogénéité dans la forme de l'habitat. Deux types cependant prédominent qui sont associés à des exploitations grandes ou moyennes :

- d'une part, la maison en fer à cheval à cour fermée sur trois côtés par des bâtiments joints, ouverte généralement au sud afin de bénéficier de l'ensoleillement maximum. L'orientation au S E ou S W traduit le souci d'éviter le vent dominant du Sud toujours violent et irrégulier, mais on ne peut en tirer une règle générale.
- d'autre part, la maison en ordre lâche rassemblant autour de la cour ses bâtiments non joints. La maison à cour fermée est rare et correspond souvent aux demeures de maîtres. Sous l'influence de l'orientation vers l'élevage, ce type tend actuellement à se réaliser par adjonction d'un bâtiment rudimentaire — la stabulation libre — sur le quatrième côté d'une maison en fer à cheval.

Les petites exploitations, inférieures à 20 ha, s'assortissent généralement de bâtiments au plan plus rudimentaire : bloc à terre, équerre, cour élémentaire avec deux bâtiments parallèles peu allongés et sur lesquels se greffent parfois de petites annexes : Le Barry au N W de Bouligneux, La Marine à Chalamont. L'aspect particulier des dépendances immédiates de la maison rurale tranche sur l'ensemble du découpage parcellaire. Ces dépendances consistent en quelques petites parcelles (50 m sur 50 ou 50 m sur 75) de forme souvent irrégulière et trapue, soigneusement encloses de haies naturelles. Elles correspondent à des jardins et principalement à des prés qui sont périodiquement convertis en champs dans le souci de renouveler le tapis végétal. Les petits prés constituent le parcours d'élection des volailles et le pâturage des jeunes veaux d'élevage. Au printemps, en fin de stabulation, c'est également là que l'on commence à lâcher les vaches laitières. Quelquefois, à la périphérie d'une parcelle plus grande et attenante à la maison, une clôture de fil de fer barbelé et, plus récemment, une clôture électrique remplacent partiellement ou totalement la haie naturelle (exemple : Le Tignat à l'Est de la voie ferrée Villars-Marlieux). Cependant, il existe des fermes entourées de parcelles non encloses et des fermes qui s'ouvrent directement sur les grandes parcelles (exemple : Bérard à l'Ouest de Chalamont).

Dans la majorité des cas, l'absence de haies autour de la maison est liée à un phénomène d'arrachage récent et dépend de l'initiative du propriétaire. Le problème de l'arrachage ou de la conservation des haies concerne la totalité des terrains mais se pose tout spécialement à proximité des maisons où elles sont plus denses en raison de l'exiguïté des parcelles. Des facteurs contradictoires militent en faveur de l'arrachage ou de la conservation, déterminant chez les propriétaires l'adoption de deux attitudes opposées. La haie équivaut à une perte de place peu sensible d'ailleurs sur les grandes exploitations, constitue un refuge pour les parasites (limaçons, chenilles, cryptogames) et exige un travail d'entretien — inconvenient majeur en Dombes où l'on souffre d'un manque de main-d'œuvre. Mais c'est aussi un abri contre les intempéries pour le bétail, contre les oiseaux de proie pour la volaille et un gîte pour le gibier, donc, du fait de l'importance de la chasse, une plus-value pour la propriété.

Ainsi le paysage agraire de la Dombes Centrale se définit-il au total par une organisation individualiste des finages rassemblés autour de maisons rurales dispersées, en même temps que par une adaptation très poussée du découpage parcellaire aux conditions difficiles du sol et du relief. Les parcelles se trouvent enserrées dans les larges mailles d'un bocage très discontinu. Les haies naturelles entourent de petits groupes de champs ou soulignent une partie seulement du pourtour d'une parcelle. Très irrégulière, leur densité est fonction à la fois du relief et de la proximité des habitations. Les haies sont nombreuses dans les dépressions où elles isolent les prés de forme massive ; elles se resserrent autour des petites dépendances immédiates des maisons rurales. Mais des collines couvertes de champs ouverts, rectangulaires ou faiblement laniérés, introduisent paradoxalement des aspects locaux d'open-field dans une région d'individualisme agraire. Dans les dépressions mêmes, l'immense parcelle que constitue l'étang rarement enclos et divisé plus ou moins visiblement en pies ouvertes, au moment de l'assec, introduit une nouvelle lacune dans un bocage imparfait.

4) LES NUANCES DU PAYSAGE AGRAIRE ET L'OPPOSITION DE LA DOMBES CENTRALE A SES BORDURES

Au sein de ce paysage agraire très original, se manifestent des formes paradoxales cependant que des nuances apparaissent du cœur de la région à sa périphérie, et, particulièrement, à sa bordure orientale.

Autour des villages de la Dombes Centrale, et particulièrement autour de Villars, Chalamont et Marlieux, une petite zone de 200 mètres à 1 km 5 de rayon se distingue par l'exiguïté de ses parcelles. Celles-ci ne constituent pas seulement des jardins mais des terres et surtout des prés. Fréquemment dispersées, ces parcelles s'intègrent dans de petites exploitations souvent en faire valoir direct et dont la superficie ne dépasse guère 5 ha. Elles font vivre de vieux cultivateurs ou des retraités qui ne tirent de l'agriculture qu'un revenu annexe. L'élevage d'une ou deux vaches, la culture de produits destinés à la consommation du ménage — légumes et même autrefois blé pour la fabrication du pain — justifient la conversion en prés et en terres des petites parcelles. Les habitations qui les accompagnent se groupent au village ou se dispersent à la périphérie de celui-ci. La maison bloc prédomine, à la fois bâtiment d'habitation et bâtiment d'exploitation. Deux blocs se font face ou se disposent en équerre lorsque l'exploitation acquiert un peu plus d'importance. En 1859, M. DUBOST, étudiant les propriétés de la Dombes notait « quelques vestiges de morcellement.. autour des centres les plus importants de population ». Il semble que les vieux cultivateurs et les retraités aient pris la place des anciens locatiers, petits exploitants qui louaient jadis leurs bras sur les grands domaines au moment de la moisson et du battage et qui ont émigré vers les villes dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle. Mais la comparaison des cartes actuelles avec celles de 1857 montre que la plupart des petites maisons rurales qui se disposent en semis autour des chefs-lieux communaux, tels que Saint-Paul de Varax, Marlieux, Villars, Chalamont, sont de création récente. Leur situation fréquente le long des routes principales l'atteste également. Un tel semis caractérise aujourd'hui l'approche des villages qui ont perdu le plus nettement leur caractère rural et qui, petits centres administratifs et religieux, marchés agricoles en ce qui concerne Villars et Chalamont, n'abritent pas d'exploitants agricoles et ne participent pas à la production.

A l'Est et au Sud-Est de Villars, cependant, deux groupes de très petites parcelles, établies sur les flancs de deux collines aux formes douces, offrent un aspect bien particulier dont la régularité évoque un lotissement et qui tranche sur l'ensemble du paysage agraire. Malgré les regroupements culturels spontanément effectués sur des parcelles fiscales contiguës et donnant naissance à de petits champs carrés, la forme laniérée l'emporte et son fort indice d'allongement qui peut atteindre 15 est lié à ses faibles dimensions (100 m sur 7,5 ou 75 m sur 6 par exemple). Ce découpage parcellaire s'accompagne d'un groupement lâche de petites maisons blocs égrenées le long des chemins (photo 6).

Photo 6 : Paysage agraire de la Dombes au SE de Villard les Dombes. Au centre les grands communaux (photo IGN).

La toponymie de grands et petits Communaux est d'autant plus étrange que l'intendant BOUCHU notait en 1697, de la paroisse de Villars, qu'elle ne possédait pas de communaux. L'origine de ces deux petites enclaves reste obscure. Selon la tradition orale, la commune aurait loti des terres qui lui appartenaient afin de les distribuer comme un paiement en nature à des ouvriers qui avaient travaillé pour elle. Les seuls travaux importants effectués sur la commune ont consisté en la création de routes et le lotissement ne saurait donc remonter au-delà du 19^{ème} siècle, ce que ne dément pas l'état de l'habitat. La même tradition présente les grands et petits communaux comme des terres ayant appartenu à l'Abbaye de Seillon et sur lesquelles la commune aurait mis la main. Mais aucune trace n'en a été trouvée dans les archives communales et départementales et le préfet Bossi, dans sa statistique de 1804, n'y fait pas allusion.

Quelle que soit l'incertitude planant sur leurs origines, les grands et petits communaux constituent deux petites enclaves originales, au cœur de la Dombes des étangs, au lieu même où les caractères de son paysage agraire sont le plus accentués. C'est dans la région de Villars, Lapeyrouse, Bouligneux, Le Plantay, Marlieux, que les parcelles atteignent leurs dimensions les plus vastes et, par voie de conséquence, les formes massives l'emportent numériquement sur les lanières malgré la régularité des drumlins favorable au développement de ces formes. L'impression d'ensemble se trouve confirmée par l'étude détaillée des photos aériennes qui donne la prédominance numérique aux parcelles à forme trapue dont le plus long côté mesure de 225 à 375 mètres. L'aspect du parcellaire se nuance du cœur de la région à ses marges (photo 7). Une diminution légère de la taille des parcelles se manifeste au Nord Est de la commune de Marlieux et sur Saint-Paul, au Sud des territoires de Monthieux, Saint-Marcel et Birieux, à l'Est du Plantay et de Versailleux.

Progressivement, les parcelles dont la plus grande dimension se situe entre 125 et 225 m l'emportent. Il s'agit de modifications peu sensibles qui interviennent très doucement, affectant la majorité des champs, mais ménageant des exceptions. L'hétérogénéité de la forme et de la dimension des parcelles demeure un des facteurs communs de toute la Dombes Centrale. Cependant, à l'Est de Saint-Nizier-le-Désert, sur le territoire de Châtenay et à l'Est de Chalamont, une organisation différente des finages s'introduit et se mêle à celle des fermes isolées. (photo 8). La multiplication et l'enchevêtrement des parcelles laniérées à indice d'al-

Photo 7 : Région de Versailles. Opposition de parcelles quadrangulaires, et fréquemment laniérées sur les collines, aux parcelles irrégulières et massives des dépressions (Photo IGN).

longement accru vont de pair avec le nombre croissant, d'Ouest en Est, des petits hameaux groupant 3 à 4 maisons. A l'Est de la Dombes, la lanière n'est pas seulement une réalité culturelle résultant d'une adaptation des techniques au relief, c'est une réalité fiscale, portée au cadastre.

Le changement de caractère du paysage s'accroît brusquement à l'emplacement du fond de vallée et du versant oriental de la Veyle et de la Toison. Ces deux bandes de territoires constituent à la limite orientale de la Dombes Centrale une région dépourvue d'étangs et qui, par ce premier caractère, s'oppose violemment à elle. L'organisation des finages s'effectue en ensembles bien distincts : bois au sommet du versant, près au fond de la vallée, champs sur la pente douce du versant. Ces champs sont ouverts et finement laniérés, groupés parallèlement entre eux en petits quartiers qui, indifféremment au relief, se disposent en fonction des chemins.

L'habitat revêt une forme mixte. Un groupement très lâche de hameaux s'accommode d'une dispersion intercalaire de petites fermes isolées. Des formes analogues à celles de la Dombes Centrale, telle la Franchise à l'Est de Châtenay (photo 8), introduisent dans ce paysage leurs grandes parcelles encloses, groupées autour de la maison rurale. L'organisation de leur finage est en contraste frappant avec l'éloignement fréquent des prés, l'enchevêtrement de champs soumis il y a encore 40 ans à la vaine pâture, qui caractérisent la bordure orientale de la Dombes des étangs.

Photo 8 : Limite Est de la Dombes centrale : Châtenay. Opposition du hameau des Feuillées à l'Est et de la ferme isolée de la Franchise au N N E. Du Sud au Nord, dans la zone médiane, la Vallée de la Veyle (Photo IGN).

B - Origines du paysage agraire

1) PARCELLAIRE ET HABITAT

Le contraste qui oppose la Dombes Centrale à ses bordures, et particulièrement à sa bordure orientale, met l'accent sur l'origine de ses formes propres, et l'existence même de l'étang pose le premier problème. Elément d'une savante adaptation aux conditions naturelles, l'étang n'en tire pas pour autant sa raison d'être. Le groupe des prés enclos des hameaux de Monthieux occupe, dans les mêmes conditions d'imperméabilité du sol, un site identique à celui de l'ancien étang des Brévonnes qui s'étendait immédiatement en aval, antérieurement aux assèchements du 19ème siècle. En fait, il est impossible de dissocier les étangs des formes d'habitat dispersées et des grandes parcelles groupées au sein d'exploitations d'un seul tenant. On les retrouve alliés à celles-ci lorsque, mettant à profit un petit vallon, elles s'introduisent dans le paysage agraire de la bordure orientale.

Mais la dissection ou le morcellement du relief n'implique pas nécessairement l'extrême dispersion de l'habitat qui est le propre de la Dombes Centrale. L'exemple des hameaux de Monthieux en apporte la preuve. Leur groupement lâche s'oppose à l'isolement des fermes situées à l'Est sur les versants de la même vallée des Brévonnes et leurs grands prés massifs, enclos partiellement ou totalement de fil de fer, s'étendent jusqu'au fond de la dépression, à l'emplacement de l'ancien étang. L'assèchement de celui-ci a atténué le contraste opposant les deux types de finage mais le découpage parcellaire plus menu, l'indice d'allongement plus élevé des champs cultivés, l'enchevêtrement des parcelles des différentes exploitations et la plus grande densité des haies ne distinguent pas moins le territoire des hameaux de l'ensemble du paysage dans lequel il est enclavé.

Les formes du découpage parcellaire portent indiscutablement la marque de leur adaptation aux conditions naturelles. Mais celles-ci sont impuissantes à rendre compte de la grande taille des parcelles et de l'organisation individualiste des finages, alliées à un bocage partiel. Seul l'examen des facteurs sociaux permet d'y apporter quelques éléments d'interprétation.

Il apparaît immédiatement que des différences touchant la nature du faire valoir et de la propriété se superposent à celles du passage agraire. Petite propriété et faire valoir direct l'emportent sur les bordures, dans la région des hameaux. La grande propriété associée au faire valoir indirect l'emporte au contraire, en Dombes Centrale, dans le domaine des étangs et de l'habitat dispersé. La plupart des terriers ont été détruits pendant la Révolution. Il serait extrêmement difficile de se faire une idée de l'état ancien de la région sans un manuscrit de MESSIMI en date de 1704, qui présente le mode d'exploitation par métairies comme une forme secondaire dans le temps, dont l'introduction en Dombes a bouleversé le caractère antérieur du peuplement et de l'occupation du sol.

« On voit que cette étendue prodigieuse de fond que possède actuellement Monsieur de.. était ci devant partagée entre plus de 600 familles dont il a, lui ou ses auteurs, fait démolir toutes les maisons et obligé ceux qui les habitaient à sortir de la Souveraineté. Pour faire un gros domaine où il n'y a qu'un seul bâtiment, et la seule famille du métayer, un autre particulier a détruit de notre temps, au veu et au sceu de toute la Souveraineté, un gros hameau où il y avait 20 ou 30 maisons et il en a chassé autant de familles nombreuses qui y étaient établies. Le même particulier possède encore 5 ou 6 domaines que lui ou ses auteurs ont établi de la même manière et il faut en dire autant de tous les autres propriétaires des fonds, ils travaillent tous en ce sens à la ruine de l'Etat et c'est ainsi que par succession de temps il est fort diminué ».

Les chiffres de population antérieure, cités ci-dessus, paraissent très exagérés. Il est probable que MESSIMI se comporte en courtisan soucieux de présenter au duc de Maine sous un jour flatteur les potentialités de sa souveraineté des Dombes. Mais l'évocation du phénomène d'appropriation des terres et de constitution du grand domaine est d'un très grand intérêt. Ces caractères de l'habitat et de l'exploitation dombistes, tels qu'ils se sont maintenus jusqu'à nous, apparaissent ainsi avoir été façonnés au cours d'une période de concentrations foncières.

Mais le phénomène qui n'a épargné en Dombes Centrale que quelques hameaux (encore n'en voit-on pas de la taille signalée par l'auteur du manuscrit) n'a presque pas affecté la bordure orientale. Il est évident qu'il a trouvé un milieu d'autant plus favorable que le peuplement était plus clairsemé et les conditions naturelles semblent avoir joué dans son développement un rôle différentiel. La bordure orientale est aussi la région où disparaît le billon. L'épaisseur et la perméabilité accrue du sol le permettent.

La vallée de la Toison, celle de la Veyle prolongée par le Bouvet et la Fougère, constituent d'autre part des voies de passage vers la vallée de l'Ain. Il est frappant de constater que deux chemins charretiers dont le tracé a été retrouvé par GUIGUE (1857) convergaient en direction des hameaux de Châtenay situés sur la rive droite de la Veyle, après avoir traversé la Dombes Centrale : il s'agit des grands chemins de Villars-aux-Feuillées et de Châtillon à la Commanderie des Feuillées par Thoisse, Francheleins, Le Châtelard, Saint-Georges et Marlieux. Les versants ont dû jouer le rôle de petites zones d'attraction, constituer des lieux de relative concentration des hommes face au milieu répulsif de la Dombes Centrale.

Tous les historiens ont mis l'accent sur les ravages exercés dans la région par les guerres — guerres féodales incessantes jusqu'au règne de Louis XI. Mais il est probable que leurs effets n'ont fait qu'accentuer le caractère naturellement clairsemé d'un peuplement en hameaux. Dans l'état des techniques d'alors, la Dombes Centrale apparaît comme le type du terroir de mise en valeur difficile, exigeant beaucoup de travail tout en risquant de rendre peu. Selon le témoignage du Préfet de Bossi (1808) afin de compenser la faible épaisseur de la couche arable (5 à 15 cm), les paysans pratiquaient 5 ou 6 labours avant les semailles et la terre très lourde exige pour le premier labour un attelage de 6 à 10 bœufs. La destruction du cheptel au cours des guerres rendait impossible une remise en valeur rapide et la population devait être très lente à se reconstituer. Mais d'autre part, étant donné la constante association de l'habitat isolé, du grand domaine et de la présence des étangs, on peut se demander si les grands propriétaires n'ont pas vu dans la main mise sur la terre de la Dombes la possibilité de mettre à profit cette topographie d'accumulation d'acière, cette imperméabilité du sol qui repoussait les paysans, en y créant des étangs. On peut se demander si ce ne sont pas aussi les difficultés d'en établir dans des conditions peu favorables de sol et de relief, qui ont contribué à détourner les acquéreurs de terre de la bande de territoire orientale où se seraient maintenus tous les caractères d'un premier type d'occupation du sol. L'étang ne serait plus alors seulement un des aspects de la mise en valeur du grand domaine mais encore l'un des buts principaux de sa constitution.

2) L'ORIGINE DES ETANGS

L'origine des étangs remonte au Moyen-Age et la coutume établie à leur sujet apparaît pour la première fois en 1247. Ils furent construits selon l'initiative des Seigneurs qui se réservaient ou affermaient l'évolage. La conception technique des étangs dérive selon CORBEL (1957) de la construction, à travers les dépressions marécageuses, de chemins de terre battue et de fagots derrière lesquels montaient les eaux.

Ils répondaient à la fois à la nécessité de se procurer du poisson pour les nombreux jeunes prescrits par l'Eglise et au besoin d'amendement d'un sol médiocre privé d'engrais et de soins suffisants par la faiblesse du cheptel et de la population agricole. Les étangs seuls, une fois asséchés, enrichis par les débris organiques de la faune et de la flore aquatiques, rendaient des récoltes abondantes pour l'époque. Or, selon GUIGUE (1857), c'est à partir des 15^e - 16^e siècles que le rythme de construction des étangs s'accélère et on peut se demander si la Dombes n'a pas participé en ce sens à l'essor économique de la Renaissance au seul profit des propriétaires nobles ou bourgeois. Lyon offrait au poisson d'eau douce un excellent débouché et le commerce du poisson établit un type d'économie d'échange dans une région très pauvre. L'imperméabilité du sol, qui avait constitué le handicap majeur de sa mise en valeur, devenait la cause des revenus les plus féconds des grands propriétaires à l'exclusion des paysans à qui échappait l'évolage.

C'est certainement le mécanisme de l'endettement paysan qui a favorisé la main mise sur les terres de grands propriétaires non résidents qui, au début du 18^e siècle, sont le plus souvent des officiers. L'auteur du manuscrit de 1704 écrit : « Les gens de justice sont tellement pressés de cette avidité pour les biens terriens qu'ils font tous les jours de mauvais procès pour en dépouiller ceux qui les possèdent et, dans la situation où sont les choses, tous les biens de la souveraineté seraient bientôt entre les mains des gens de pratique si on n'y mettait bon ordre. On voit déjà que la plupart des fonds sont possédés par des officiers du Parlement et autres exempts ».

Cette transformation de la structure foncière, l'implantation des métairies à la place des anciennes tenures à cens des paysans, imprime sa marque dans tous les traits du paysage agraire. Elle rend compte non seulement de la dispersion de l'habitat mais encore de l'adoption pour les maisons rurales de certains types de plan. La maison à bâtiments jointifs, encadrant la cour carrée sur trois ou quatre côtés, oblige la toiture à former des angles rentrants. Elle est incompatible avec l'usage du chaume et son adoption très fréquente, qui exige l'emploi d'un matériau plus coûteux, la tuile creuse, ne saurait s'expliquer sans l'introduction dans la région des capitaux bourgeois. C'est le type de la maison construite par le propriétaire dans le cadre de la métairie.

A la constitution de celle-ci se trouve liée la grande taille des parcelles développées aux dépens de celles des tenanciers. Une fois réalisé le regroupement des champs et des prés autour de la maison rurale, le caractère de la structure foncière fige l'allure d'un découpage parcellaire soustrait aux partages successoraux. Seuls, les changements concernant le nombre des natures de culture qui se partagent les parcelles fiscales sont susceptibles d'apporter des modifications.

3) LE BOCAGE

C'est également dans le cadre du grand domaine que s'est développé le bocage très discontinu de la Dombes Centrale. Dans l'état actuel des cultures, son organisation ajoute au paysage agraire un élément de confusion que l'examen des vieux plans cadastraux ou des cartes de 1857, comparées aux photos aériennes, dissipe quelque peu. Il fait en effet apparaître le principe essentiel de la localisation des haies. Assurant un rôle de défense des cultures contre les incursions du bétail, celles-ci se sont développées au contact des anciennes prairies naturelles et des terres labourables. Servant d'autre part à parquer le bétail, elles séparent les uns des autres les prés installés au fond des dépressions. Ce bocage revêt à certains égards le même caractère que celui de la Bresse. L'habitat dispersé et le morcellement du relief, qui excluent le groupement en grands ensembles des éléments constitutifs des finages, terres labourées, bois, prés, étangs, en sont cause.

La faible densité des haies est liée en tout premier lieu à la grande taille des parcelles mais l'importance des groupes de champs déclois est extrêmement frappante. Elle s'inscrit dans le cadre d'une agriculture de type extensif pratiquée jusqu'au 19^e siècle sur des domaines trop vastes pour l'état des techniques et la densité de la population rurale. Tous les auteurs qui ont décrit l'état ancien de la Dombes insistent à la fois sur le manque de main-d'œuvre et sur l'insuffisance de soins accordés aux travaux agricoles eux-mêmes. Or, ce qui frappe dans les conseils donnés aux exploitants par RIBOUD (1810), pour l'aménagement et

l'entretien d'une haie qui soit une clôture efficace, c'est précisément le travail considérable qu'exige une telle création. Les rejets doivent être couchés et ligaturés afin de former une barrière transversale solide, les ligatures brisées demandent à être réparées chaque année.

Il faut tenir compte, lorsque l'on tente de saisir le caractère très imparfait du bocage dombiste, de la longueur des haies ménagées autour des grandes parcelles, du travail énorme qu'eût exigé leur bon entretien et qui eût été hors de mesure avec la médiocrité des rendements obtenus. Il faut également penser à la brièveté des baux à ferme ou à métayage qui allaient de 6 à 9 ans avec possibilité de dédit très fréquemment prévue tous les trois ans. Ces conditions sociales étaient peu faites pour inciter un exploitant à pratiquer sur le domaine des améliorations durables dont il ne bénéficierait pas.

Soigneusement entretenues autour des verchères, ces petites parcelles formant les dépendances immédiates de la maison rurale, les haies répondent au souci de protéger les cultures les plus précieuses : froment, chanvre, légumes, parfois vigne, celles à qui, dans le cadre de l'économie ancienne, est réservé le maximum de soins et d'engrais. Mais sur le reste de l'exploitation les haies sont réduites au strict minimum et mal entretenues (BOSSI). Elles soulignent les tronçons de chemins qui conduisent le bétail au pâturage à travers les terres cultivées, constituent une limite au contact des prés et des terres cultivées mais, le plus souvent, sans enclore totalement ces parcelles et manquent au contact d'un pré et d'un bois, car celui-ci constitue également un pâturage dit « champaye ». La répartition des clôtures est coûteuse, écrit BOSSI. « Les fermiers, à qui les propriétaires ont jadis abandonné les bois, s'en sont dispensés. Et loin de surveiller leurs pâtres, ils ont toléré qu'ils y conduisent leur bétail de sorte que ces bouquetaux anciennement de meilleure essence ont insensiblement dégénéré en aulnaies ». Il est fréquent que les parcelles en prés portées au cadastre, mais relevant d'une même exploitation, ne soient pas isolées par des haies. Celles-ci apparaissent plus souvent à la limite de deux exploitations entre deux terres ou deux prés, revêtant alors le caractère d'une réalité juridique (cf domaines de Vavril et des Orcières).

Les étangs sont très rarement enclos et BOSSI (1808) signale que des bergers doivent, durant l'assec, en écarter les porcs qui dévastent les récoltes en cherchant les châtaignes d'eau, fruits de la macre, enfouies dans le sol par les labours.

Un des traits qui révèle le mieux l'insuffisance du bocage dombiste est la pratique de la garde du bétail. Du petit cara, gardien d'oies, au bovi (bouviers), une hiérarchie de domestiques de ferme est affectée à ce travail. Un texte de GODARD (1869) mentionne la pratique des pâtures nocturnes : « Chaque jour, pendant les mois d'été, on voit un valet de la ferme, ordinairement un enfant de 14 à 15 ans, muni quelquefois d'une mauvaise couverture, conduire au pacage ses bœufs qu'il vient de dételer et qu'il gardera jusqu'à 11 heures, couché sur le sol ».

Les imperfections du bocage dombiste témoignent du caractère extensif de l'agriculture développée autrefois dans le cadre du grand domaine. Le développement de l'élevage s'est accompagné de la création de nouvelles haies dès la première moitié du 19^{ème} siècle.

« A cette époque, M. Pigeon, en faisant une clôture autour d'un pré » : Cette phrase se rapporte aux années 1822, 1827 (Anonyme 1858). Dans le cadre de cette évolution économique, la plantation des haies s'est poursuivie jusqu'aux environs de 1920 et, à partir de ce moment, le parcellaire s'est quadrillé d'un réseau de fils de fer barbelés, puis de clôtures électriques doublant ou complétant celui des anciennes haies, dont il constitue l'équivalent technique.

A partir de conditions naturelles ingrates, le paysage a été façonné en fonction d'un ensemble de facteurs économiques et sociaux et c'est aux modifications ou à la stabilité de ceux-ci qu'apparaît lié son devenir.

REMERCIEMENTS

La présentation de ce travail a été faite à la demande du Département d'Hydrobiologie de l'INRA. Je remercie les personnes qui m'ont apporté leur aide et tout particulièrement M. Jean MAS de Villars-les-Dombes.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Anonyme, 1858. Etudes agricoles sur la Dombes. Domaine de la Serpollière à Chalamont. Bourg.
- Anonyme, 1860. La question des Dombes sous le 1^{er} Empire. Bourg.
- BILLARD A., 1970. La structure agraire de la Dombes centrale. *Visage de l'Ain*, 107, 36-42.
- BOSSI Préfet de, 1808. Statistique du département de l'Ain. Chez Testu, Imprimeur de Sa Majesté (Archives Départementales).
- BOURDIER F., 1961. Le bassin du Rhône au quarternaire ; géologie et préhistoire. *CNRS Edt.*, 2 t.
- CORBEL J., 1953. Les Dombes. *Bull. Soc. Nat. Archéol. de l'Ain*, 67, 91-107.
- CORBEL J., 1954. Les Dombes. *Bull. Soc. Nat. Archéol. de l'Ain*, 68, 103-125
- CORBEL J., 1957. La Dombes, de la fin du Moyen-Age à nos jours. *Bull. Soc. Nat. Archéol. de l'Ain*, 71, 85-97.
- DUBOST M., 1859. Etudes agricoles sur la Dombes. Bourg, Lyon.
- GODARD Ch., 1839. Une visite à l'Abbaye de la Trappe de N.-D. des Dombes.
- GUIGUE M.C., 1857. Essai de la cause de la dépopulation de la Dombes et l'origine de ses étangs. Bourg-en-Bresse.
- MESSIMI, 1704. Précis de deux mémoires concernant la souveraineté de Dombes. Envoyé de Trévoux à S.A.S. le Duc de Maine au commencement de l'année 1704. (Bibliothèque Mazarine et Bibliothèque de l'Arsenal à Paris).
- RATINET J.B., 1929. La remise en eau des étangs desséchés de la Dombes. Belley.
- RIBOUD Th., 1810. Mémoire sur les différentes espèces de haies et de clôtures usitées dans le département de l'Ain. Paris